



La brouette à voile (voy. p. 90). — Dessin de E. Bayard d'après une aquarelle du commandant anglais Fane (album de Mme de Bourboulon).

## RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE MME DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE<sup>1</sup>.

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### SHANG-HAÏ.

La mer Jaune. — Le fleuve Bleu. — Description de Shang-haï. — Les rebelles Tai-pings. — Massacre d'un missionnaire jésuite. — Siège et défense de la ville. — Les réfugiés chinois. — Famine. — L'armée des rebelles s'éloigne. — Excursion dans les environs. — Détails sur la vie des Européens à Shang-haï. — Le champ de course. — Réceptions.

Lorsqu'en arrivant du sud ou de l'est, on pénètre dans les mers de Chine, vers le trentième parallèle, on est frappé du changement subit de la couleur des eaux, qui, perdant leur limpide transparence, deviennent si limo-

neuses et si épaisses qu'on croirait naviguer dans une couche de vase.

C'est la fameuse *mer Jaune* à laquelle les deux grands fleuves de la Chine apportent le tribut de leurs eaux

1. Outre les documents inestimables, albums, photographies, notes et carnets de voyage que M. et Mme de Bourboulon ont mis à sa disposition, le rédacteur de ce récit doit beaucoup aux communications obligeantes de MM. Trèves, lieutenant de vaisseau, et

Bouvier, capitaine du génie, qui, tous deux furent attachés à la légation de France en Chine. Des envois de photographies, adressées directement de Pékin à M. et à Mme de Bourboulon, ont complété tout récemment ce précieux ensemble de documents. (A. P.)

entre le trentième et le trente-cinquième degré de latitude.

Le plus considérable de ces fleuves est le Yang-tse-kiang ou *fleuve Bleu*, ainsi nommé sans doute par antithèse, et qui donne accès au port de Shang-hai situé près de son embouchure sur un de ses affluents, la rivière de Whang-Pou.

M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, avait quitté Macao vers la fin de mai 1859, et s'était fixé à Shang-hai pour se trouver plus à portée du théâtre de la guerre et des événements diplomatiques qui pourraient en résulter.

L'absence de tout édifice convenable pour l'établissement de la légation dans la *concession française* l'avait décidé à louer une maison dans la *concession américaine* près du port de débarquement.

En remontant le Whang-Pou, cours d'eau large de six cents mètres au moins, on passe d'abord devant le village de Wou-Soung qui est devenu l'entrepôt du commerce de l'opium ; de là on peut apercevoir la ville européenne de Shang-hai avec ses hautes maisons en pierre, ses magasins, et les mâts nombreux des bâtiments qui ont jeté l'ancre devant ses docks.

La ville européenne se divise en trois parties : la *concession américaine* d'abord, séparée par la petite rivière de Sou-Tcheou ; la *concession anglaise*, qui se trouve dans le coude formé par le Whang-Pou ; puis, plus en amont, la *concession française* dont la limite s'arrête aux hautes murailles de la ville chinoise qu'on entrevoit à l'horizon.

Tout ce pays est d'une platitude extrême ; aussi loin que l'œil peut s'étendre on n'aperçoit pas le moindre mouvement de terrain ; le sol, élastique comme tous ceux qui reposent sur l'eau, est un relais du fleuve Bleu formé par les sédiments amoncelés par ses eaux bourbeuses.

D'immenses rizières, des canaux pleins d'une eau fétide qui n'est jamais renouvelée, des chaussées étroites où l'on peut à peine passer, quelques champs de coton et des jardins de maraichers, enfin un soleil torride qui, dardant ses rayons sur ces marécages délétères, en fait sortir la fièvre, le choléra et la dysenterie, telle est la description peu flatteuse, mais vraie du pays où s'élève la ville de Shang-hai.

Pourtant, malgré ces fâcheuses dispositions de la nature, la nouvelle ville européenne fondée en 1846, est en train de devenir une des plus grandes cités de l'Orient. Sa population augmente dans des proportions inconcevables ; les églises, les maisons, les magasins s'y élèvent comme par enchantement ; c'est aujourd'hui le centre d'un commerce immense.

Les résidents européens y vivent dans l'aisance, et même dans le luxe ; il s'y est fait des fortunes inouïes grâce à la plus-value toujours croissante des terrains ; les Chinois riches étant venus eux-mêmes s'établir dans les concessions étrangères, pour échapper aux rebelles Tai-pings, les maisons, malgré la rapidité des constructions nouvelles s'y louent de vingt à cinquante

mille francs. C'est que Shang-hai, à part la magnificence de son port, est placée dans une position unique à l'entrée du *Grand-Fleuve* et du *canal Impérial*, par lesquels s'alimente tout le commerce de la Chine intérieure.

La ville chinoise, qui compte, dit-on, une population de trois cent mille âmes, est laide et sale, et ne contient d'autres monuments remarquables que ses murailles qui ont vingt-quatre pieds de haut et une circonférence de six à sept kilomètres.

M. et Mme de Bourboulon se trouvaient à Shang-hai dans un moment où le séjour de cette triste ville était rendu plus triste encore par la présence des rebelles qui la tenaient presque assiégée. Formés en quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulaient les lieutenants de Tai-ping-honang, le prétendu descendant de la dynastie des Mings, ils pillaient et dévastaient le pays environnant.

L'organisation du pillage et du meurtre par les Tai-pings, qui ne forment plus aujourd'hui qu'une vaste jacquerie, était vraiment remarquable : les quatre bandes, représentées par quatre bannières, noire, rouge, jaune et blanche, ont chacune une mission à remplir :

La *bannière noire* est chargée de tuer ;

La *bannière rouge* d'incendier ;

La *bannière jaune* de piller, et d'arracher par des supplices, l'argent des victimes ;

La *bannière blanche* d'approvisionner les autres de vivres.

Déjà, ils s'étaient emparé de la grande ville de Sou-Tcheou et de Kia-Hing, située à vingt kilomètres de Shang-hai. Leurs partis venaient battre la campagne jusqu'auprès de la ville.

Mais nous laisserons parler Mme de Bourboulon qui a consigné fidèlement les violentes impressions qu'éprouvaient alors tous les résidents européens.

Shang-hai, 15 août 1860<sup>1</sup>.

« Nous vivons dans un état d'alarme perpétuelle. Chaque jour, de mes fenêtres, je vois passer sur le fleuve, les cadavres des malheureux massacrés par les Tai-pings. Ces affreuses épaves annoncent leur approche.

« On s'attend d'un moment à l'autre à ce que la ville soit attaquée.

« Les rebelles s'imaginent que les concessions européennes contiennent des richesses immenses.

« Il faut convenir que le moment serait bien choisi pour tenter un coup de main : la grande expédition du Nord<sup>2</sup> nous a enlevé les troupes qui assuraient la sécurité de la ville ; et tous les bâtiments de guerre ayant été mis en réquisition pour les transports, il ne nous reste plus que les stationnaires, qui font la police du port.

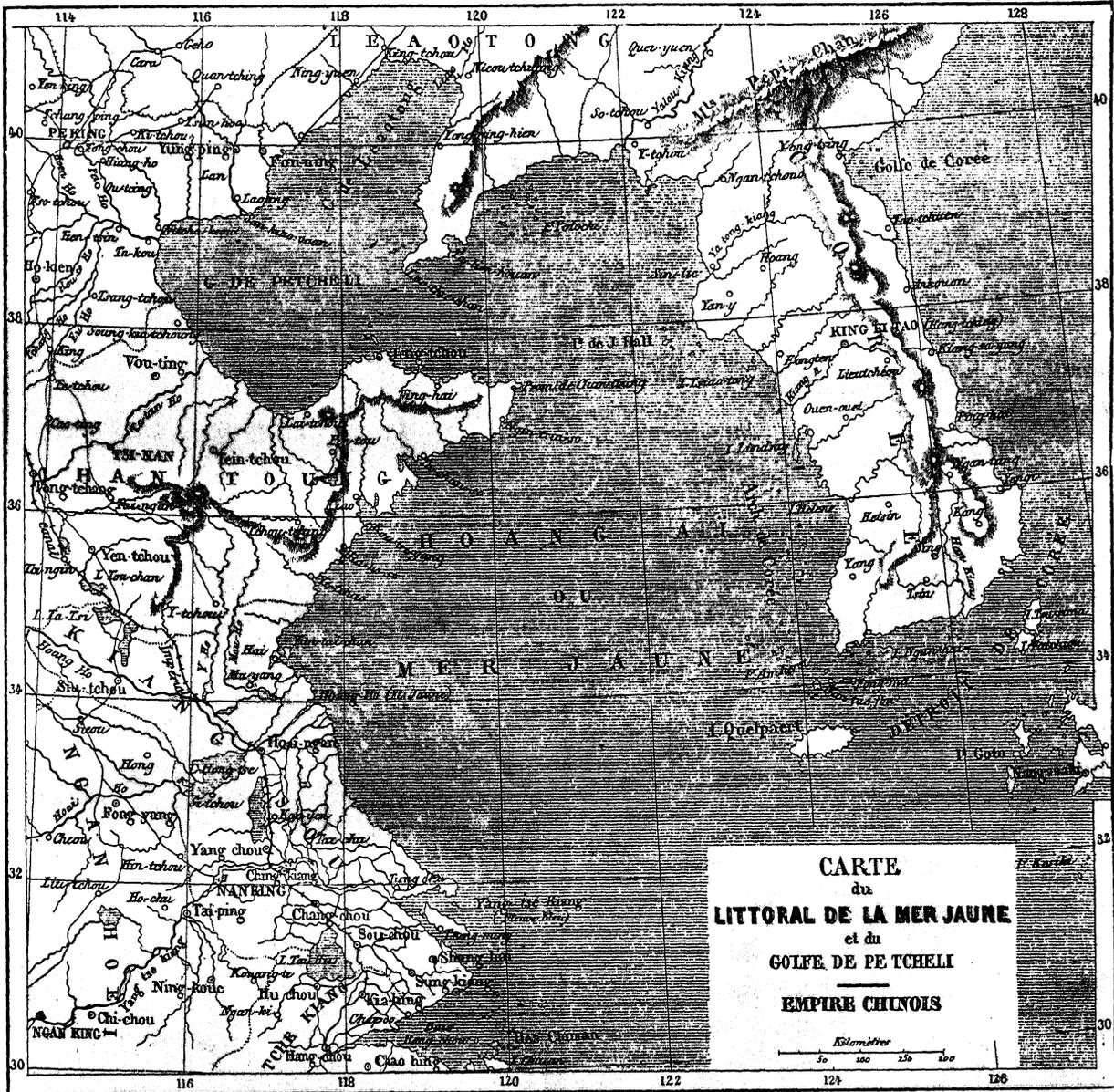
1. Les guillemets indiquent les notes écrites, en Chine même, par Mme de Bourboulon.

2. Au moment où ces lignes étaient écrites, les généraux de Montauban et Grant attaquaient les forts du Pei-ho, à la tête de l'armée anglo-française soutenue par les flottes combinées.

« La concession française a pour garnison des marins débarqués et des malades du corps expéditionnaire ; la concession anglaise est également défendue par quelques troupes, mais ici, dans la concession américaine, nous sommes moins bien gardés ; cependant on a fait ce qu'on pouvait : les résidents européens se sont armés et ont formé une milice de cent cinquante hommes ; enfin on a élevé des barricades qui ferment l'abond des chaussées et des rues principales. La terreur est générale.

« A chaque instant on apprend de sinistres nouvelles de ces féroces pillards ; la population des villages environnants, surprise la nuit par des bandes de quinze à vingt hommes, et réveillée par la lueur des incendies qu'ils allument, se laisse égorger comme des troupeaux de moutons. Ils tuent tout sans pitié, les enfants, les femmes et les vieillards.

« Un de nos pères jésuites, surpris dans son église au milieu de ses néophytes, a été massacré par ces misé-



rables avec une férocité inouïe, parce qu'il n'avait pu leur donner de l'argent pour se racheter.

« Ils martyrisent leurs victimes en détail à coups de couteaux et de lances, afin de leur extorquer leurs richesses ; puis, quand elles leur ont tout livré dans l'espoir de conserver la vie sauve, ils les achèvent.

« Les négociants ont fait revenir dans le port les bâtiments d'opium qui stationnent ordinairement à Wou-

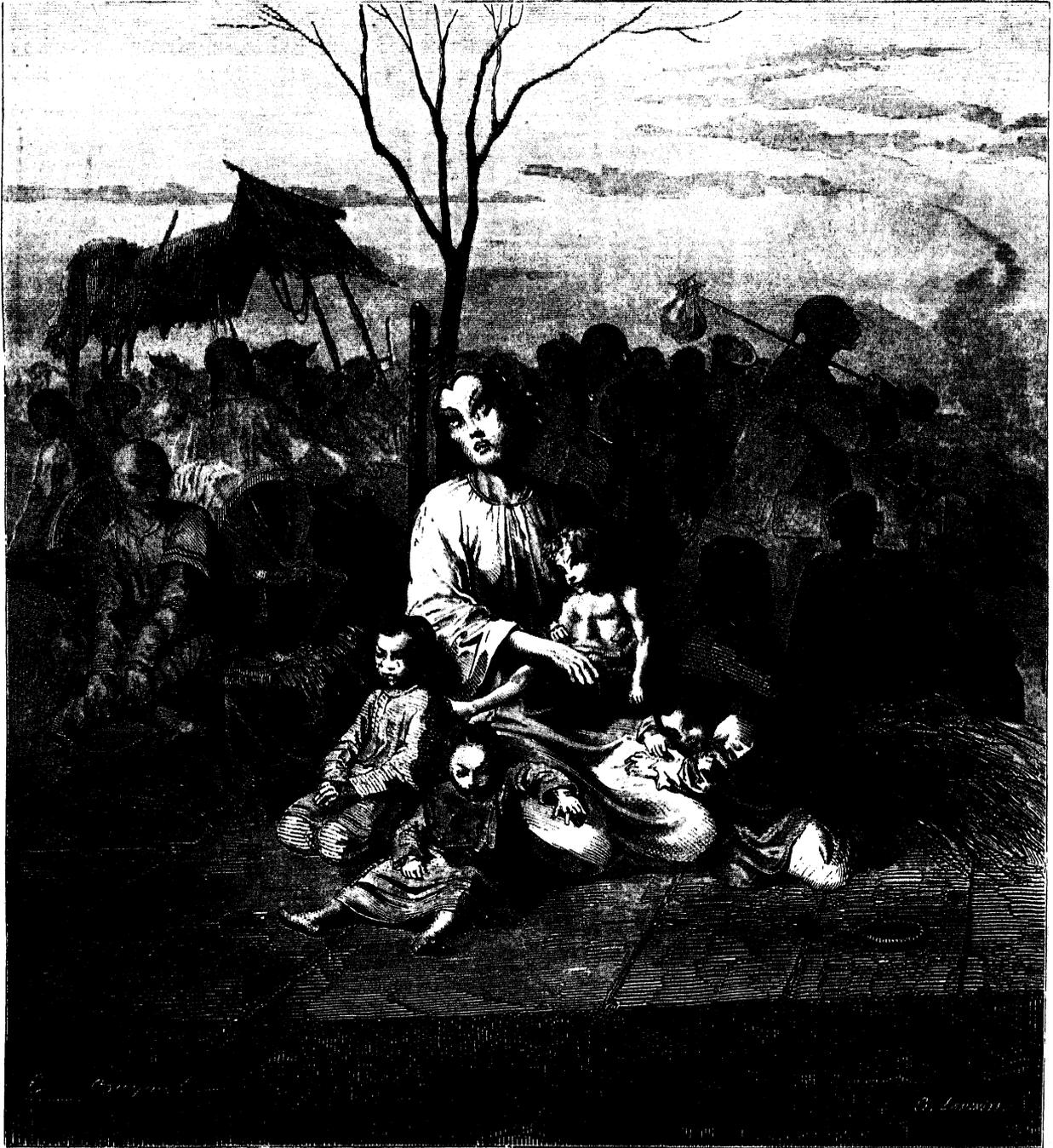
Song ; de grands bateaux chinois, des sampans, sont amarrés devant les quais et devant chaque maison pour transporter en cas de besoin la population européenne sur le fleuve, sous la protection des canons des navires de guerre ; ceux-ci ont en dépôt, à leur bord, l'argent des banques, la vaisselle et les bijoux des particuliers.

« Toute cette agitation, ces préparatifs de défense ou de fuite, donnent un aspect singulier à la ville : l'accou-

trement militaire de quelques-uns de nos résidants donnerait à rire, si on pouvait en avoir envie dans un semblable moment.

« Peut-être, cependant en sera-t-on quitte pour une panique de quelques jours; on n'a encore signalé que

de faibles parties de rebelles dans nos environs; leur principale armée est restée campée à Kia-Hing depuis quelques semaines sans faire de mouvements offensifs; je ne puis croire que les Tai-pings aient l'audace de s'attaquer aux Européens, et quand ils n'auront plus



Paysans chinois réfugiés à Shang-haï. — Destin de E. Bayard d'après un croquis fait d'après nature.

de vivres, il faudra bien qu'ils aillent dévaster une autre province. »

18 août, midi.

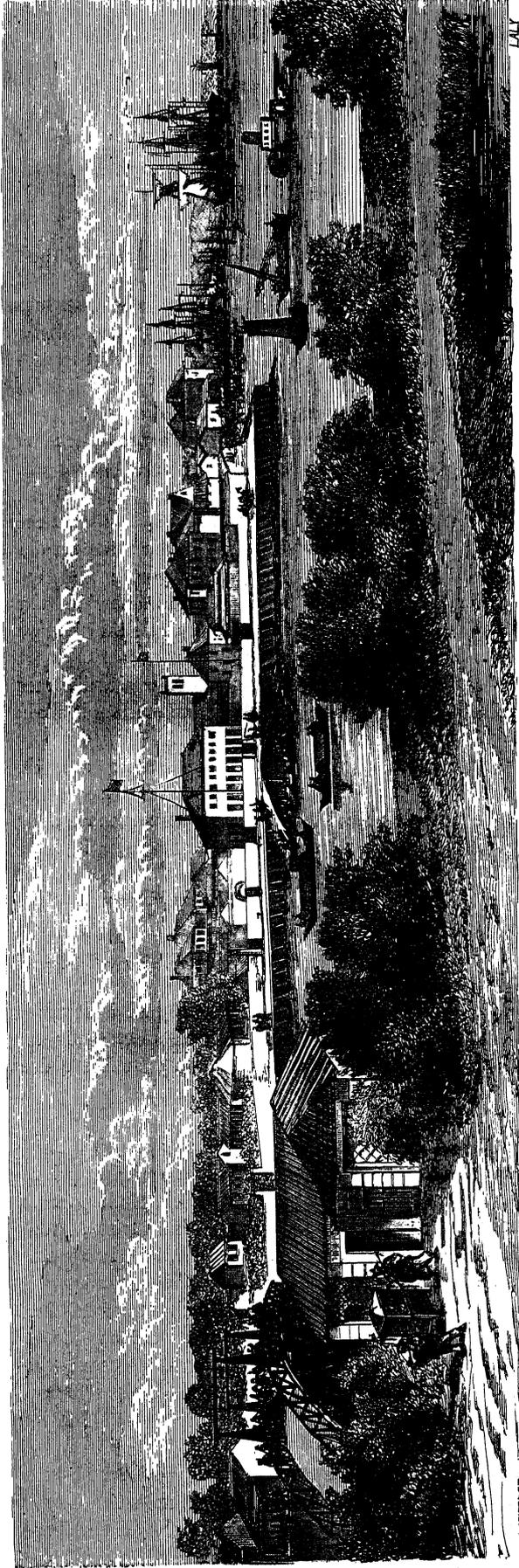
« Une grande rumeur entrecoupée de cris aigus et lugubres est venue nous surprendre ce matin.

« Ce sont les populations de la campagne qui fuient

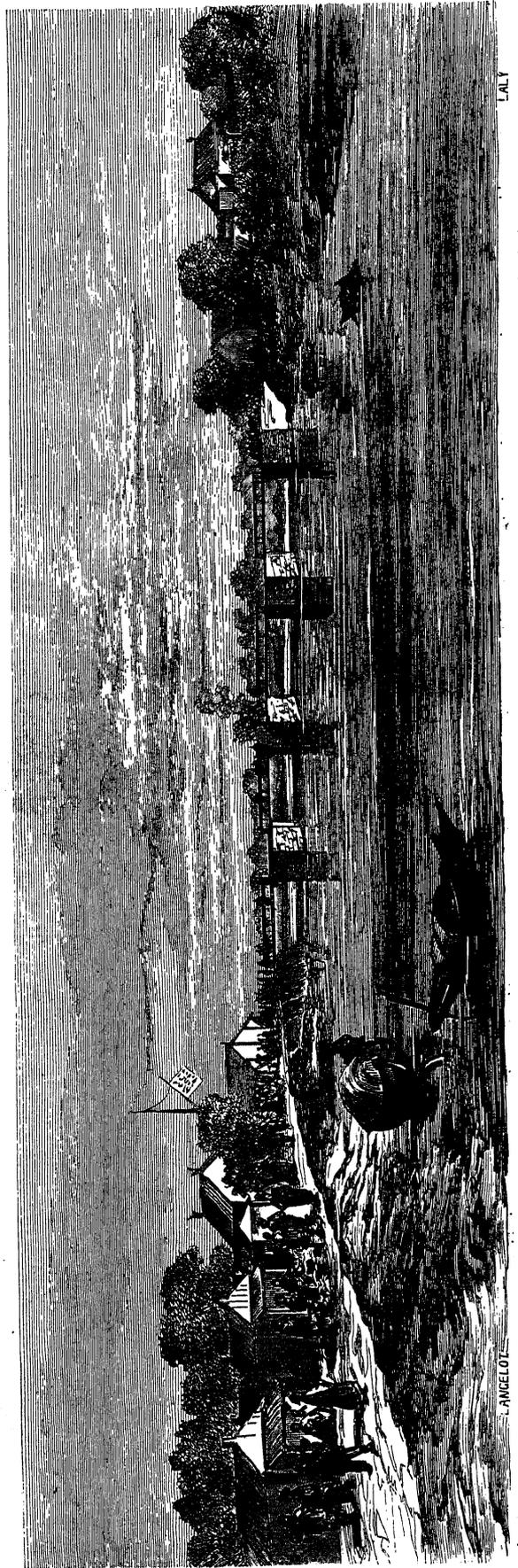
devant les rebelles, dont l'armée s'est enfin ébranlée et marche sur Shang-haï.

« Rien ne peut donner une idée de ce bruit sourd et sinistre qu'on entend sans cesse : ces malheureux fermiers chinois viennent ici chercher un asile qu'ils savent bien qu'on ne leur refusera pas.

« La ville en est remplie; ils campent partout, dans



Vue de la concession américaine à Shang haï. — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle du major anglais Fisher (album de Mme de Bourboulon).



Pont sur la rivière Sou-tcheou, près Sang-haï (p. 86). — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle du major anglais Fisher (album de Mme de Bourboulon).